


1

De la présence au monde à la conscience à soi

La présence au monde est première, puisque dès la naissance l'homme est jeté hors du ventre de sa mère.



Être au monde :
être pour la sensation

Il est projet mais n'a pas encore pleinement conscience de ce qu'il sera, ni non plus de ce qu'il est. Sa logique répond à celle d'un devenir, en tant que mouvement, caractérisé par ses changements. Dans le ventre de sa mère, l'embryon était à l'échographie *présence aux êtres* et de manière « végétative » présence à lui-même comme sujet immergé dans la nature. L'expérience de l'immédiateté de la conscience, comme existence et certitude sensibles, manifeste que le nourrisson est tout d'abord un *être-pour-la-sensation*. 

Il découvre alors les êtres et les choses, par les sens, avant même de pouvoir identifier ou reconnaître ce qu'ils sont. Comme le précise Hegel¹ pour évoquer l'immédiateté de la conscience : « La vérité de la conscience, c'est la conscience de soi et celle-ci est le fondement de celle-là, en sorte que, dans l'existence, toute

1. Hegel (1770-1831), philosophe allemand. Rationaliste, il a fondé sa pensée sur la dialectique. Sa philosophie se présente sous forme de système, ce qui caractérise son entreprise totalisante.

conscience d'un autre objet est conscience de soi¹.» C'est au terme d'un processus d'adaptation à son milieu et d'expériences sensibles constituantes, diverses et répétées qu'il pourra se familiariser avec ce qui l'entoure et bâtir des raisonnements. L'homme devient alors un « être-pour-la-perception ». Aussi devons-nous admettre qu'il ne suffit pas d'exister pour être conscient. La pierre est, mais elle ne se pense pas comme existant.



Sensation et perception

Ainsi, en cumulant les impressions, en les assimilant puis en les identifiant l'individu parvient à la perception : reconnaître c'est percevoir. À ce propos Descartes² a distingué « la conscience directe », telle la sensation lorsqu'elle s'éprouve ou est ressentie pour la première fois dans sa nouveauté et laisse une trace dans le cerveau en marquant la mémoire ; et « la conscience indirecte ou réfléchie³ » qui est la sensation reconnue à sa deuxième apparition, quand elle a déjà fait l'objet d'une reconnaissance intellectuelle, d'un jugement après son passage par le

1. *La Phénoménologie de l'esprit*, I, p. 146.

2. René Descartes, philosophe rationaliste du XVII^e siècle, cf. le paragraphe sur le doute dans l'ouvrage *Pourquoi philosopher ? Les chemins de la liberté*, Ellipses, coll. « La philo ouverte à tous », t. 1, 2008.

3. « J'appelle les premières et simples pensées des enfants (par ex. quand ils sentent de la douleur du fait qu'un vent gonfle leurs intestins ou de la volupté du fait qu'ils sont nourris d'un sang frais), je les appelle dis-je des pensées directes et non réfléchies ; mais lorsqu'un adulte sent quelque chose et qu'il ne l'a pas senti auparavant, cette seconde perception, je l'appelle réflexion. » *Ibid.*

filtre de l'entendement pour s'élever ensuite au rang de perception. La perception consiste donc en une réminiscence.




Petit à petit l'enfant s'éduque, il fait l'apprentissage de la réflexion, acquiert un langage dans un processus d'intégration et d'éducation efficace. Ainsi, la conscience se réclame de l'expérience qu'elle fait de ses états de perception comme objets de sa pensée mais aussi d'elle-même, subjectivement. Penser désigne, par conséquent, le fait de posséder une conscience. « Par le nom de pensée j'entends tout ce qui est en nous de telle sorte que nous en soyons immédiatement conscients¹. » Selon Descartes la conscience résiste à tous les arguments du doute. Elle consiste en l'affirmation d'une première certitude, d'une évidence qui atteste d'une substance pensante indépendante du corps.



Intériorité, unité et unicité

Elle constitue une expérience appréhendée du dedans, celle de l'intériorité d'un sujet sentant, percevant, pensant. Ce qui se produit dans la conscience fait sens et semble directement accessible par l'introspection. La conscience paraît donc transparente à elle-même puisqu'elle plonge le sujet directement et immédiatement dans la signification. Dans la certitude la conscience adhère aux évidences, aux vérités qu'elle reconnaît immédiatement. Car la vérité se dévoile dans le présent d'une conscience en acte. D'autant que, malgré la multiplicité de ce qu'elle conçoit, la

1. *Méditations métaphysiques*, 2^e méditation.

conscience se présente comme quelque chose d'unique, de singulier. La variété des expériences intellectuelles n'est traduisible que sur fond d'unité et d'unicité dont la conscience incarne le pouvoir unificateur. Certes l'individu parvient à se saisir comme sujet conscient, il le fait néanmoins à partir de son vécu sans cesse renouvelé par la diversité de ses facultés (l'entendement, la volonté, l'imagination, la sensibilité etc.), dans sa confrontation avec le monde, avec les choses, avec autrui. 

Par ailleurs, intentionnellement, comme visée de ce qui lui est extérieur : « Toute conscience est conscience de quelque chose¹. » La notion de conscience, du latin *cum scientia*, se traduit par l'idée d'être « accompagné de savoir ». De fait, le *cogito* cartésien correspond à une impasse pour celui qui reste enfermé dans l'idée de la conscience consciente d'elle-même et autosuffisante. Il importe, inévitablement, de sortir très rapidement de ce solipsisme initial.

Être conscient consiste à savoir qu'on sent, perçoit, pense, ce qui installe l'homme dans le monde pour s'y réaliser, y prendre position, s'y déterminer. Ce qui se nomme conscience signifie ce retour sur soi par lequel je pense que je pense. La conscience devient ce constat irrécusable de la conscience de soi. Cependant, cet état invite à rompre avec l'ordre exclusif de la présence à soi comme solipsisme pur, pour intégrer l'impossibilité d'être

1. Husserl, *Recherches logiques*, t. II. Edmund Husserl (1859-1938), philosophe allemand qui fut à l'origine de la phénoménologie qu'il voulut établir comme science rigoureuse et comme théorie de la connaissance au service des autres sciences.

en osmose avec ce qui est extérieur à soi si l'individu demeure enfermé sur lui-même.

«Je sais maintenant que chaque homme porte en lui — et comme au-dessus de lui — un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformer par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privée de sève, cette délicate efflorescence s'étiole et se désagrège. Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude¹.»



Être conscient de...

S'extraire de soi pour appréhender ce qui l'environne, en restant dans l'identité à soi afin d'éviter de se perdre dans ce qu'elle vise, consiste en une vigilance et une application permanentes. En définitive l'homme ne se projette pas dans ce qu'il perçoit, puisqu'il pose un au-delà à ce qu'il est et n'est pas replié sur lui-même au point

1. Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, Gallimard, coll. «Folio», 1972, p. 53.

d'être hermétique à toute présence extérieure. Tout simplement il jaillit dans les choses.



Dans la saisie consciente, le monde finit par être mis à distance comme milieu qui mérite d'être investi, compris, jugé, imaginé ou transformé. Le monde donne à être connu à partir de ce que l'homme perçoit comme écart entre ce qui l'environne et lui. La conscience signale l'existence d'un sujet saisissant, apte à la représentation par l'image ou l'idée. Elle permet la relation entre un sujet et un objet et se pose au cœur de la rencontre. Elle s'y inscrit dans sa vigilance, comme pleine attention à cet événement, mais aussi comme mise à distance à l'égard de ce qu'elle n'est pas mais qu'elle parvient à se représenter. Sans cela elle se fondrait et se perdrait dans les choses. L'objet pointé, extérieur à elle, incarne une zone d'ombre, d'opacité dans la pensée car il lui est externe, étranger.

La conscience s'ouvre aux phénomènes. Elle surgit dans un monde de choses qu'elle n'est pas, mais qui lui apparaît, qu'elle perçoit. C'est en se distinguant du monde des objets que la conscience peut s'affirmer comme présence au monde. De toute évidence je ne suis pas le vase, car si j'étais lui, je ne le percevrai plus. Inéluctablement, la conscience néantise les objets afin de se manifester. Toutefois ces derniers la transcendent à leur tour parce qu'elle ne peut jamais pleinement coïncider avec eux, puisqu'elle diffère d'eux.

Incontestablement, la notion d'intentionnalité tend à démontrer que la conscience est tout entière dans son orientation vers ce qui l'entoure. C'est pourquoi elle est « conscience de ».

En somme, la conscience parvient à surpasser son contenu représentatif pour viser et appréhender l'objet en tant que tel. Elle ne se réduit ni à la conception idéaliste qui la cloître dans ses propres représentations, ni aux préjugés physiologiques selon lesquels elle ne serait que le miroir du monde réel.


Conséquemment la conscience n'a ni dedans ni dehors, puisque par essence elle désigne cette exclusive et totale corrélation de l'objet à son intention. En définitive c'est comme idéalité que celui-ci peut figurer dans la pensée, en tant que forme et non en qualité de réalité. La conscience ne se dissout pas dans son transfert d'attention d'un objet à un autre, d'une idée à une autre.

De même que dans la conscience de soi, le sujet s'identifie à un centre de relations, d'interprétations et de représentations dont il est l'auteur comme pôle de stabilité et de concentration.



Le sujet conscient
et responsable

Dès lors le sujet conscient se place dans l'immédiateté, spontanément et conjointement à sa rupture avec sa solitude intérieure. Il se pose en se distinguant de ce qui n'est pas lui, se situe hors de lui et bien sûr parfois, s'oppose à ce qu'il est. Malgré tout, sa conscience constitue un pôle d'identité qui rassemble la totalité de ses décisions et de ses actes et les rapporte à un sujet unique. Ce qui atteste l'intégration de conceptions d'imputation et de responsabilité. Le sujet lucide entretient avec sa pensée et ses actions un double rapport d'appropriation et de distanciation. Il s'apparaît

à lui-même et simultanément s'attribue des représentations, des actions. Il est conscient de produire et d'accomplir. En définitive, la conscience de soi pose la nécessité pour un sujet de s'approprier ses actes comme imputables à soi et non à un autre et de les rapporter ensuite à des valeurs dans le clivage de ce qui sous-tend sa conduite et son éthique. 

Par ailleurs, l'homme prend aussi conscience de sa condition d'être manifesté. Objectivement, vu par l'autre, il va pour sa part s'appréhender à partir de son intériorité, de sa subjectivité. Dans sa dualité il est objet et sujet, phénomène et noumène¹. De toute évidence, sa saisie se fait au terme d'un processus durant lequel sa conscience jaillissante s'est nourrie de toutes ses sensations. Tous ces éléments premiers lui ont, au préalable, servi à alimenter son entendement pour qu'il parvienne, progressivement, à raisonner avec de plus en plus de clairvoyance, d'exactitude et de rigueur. Au terme de cette évolution intellectuelle et empirique, la conscience détient enfin le « Je » :

« Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur la Terre. Par là, il est une personne ; et grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent survenir, il est une seule et même personne, c'est-à-dire un être

1. Le noumène est un terme kantien qui désigne la chose en soi. Il s'oppose au phénomène qui évoque la chose qui apparaît, est perçue par les sens.